

Claude Tatilon. *Les Portugaises ensablées.* Toronto : éditions du GREF, collection « Le Beau Mentir », 2001.

On m'a demandé de parler des *Portugaises ensablées* de Claude Tatilon, alors j'ai décidé de parler de ce qui me faisait plaisir... en hommage à Claude Tatilon, bien sûr, parce que dans ses « Portugaises » c'est bien de cela qu'il s'agit : ce qui lui fait plaisir.

Ce qui tue les universitaires lorsqu'ils se mettent à écrire, ce qui les alourdit, c'est leur érudition — ce foutu fatras culturel qu'ils coltinent comme des coquilles d'escargots et sont habituellement payés pour asséner à un auditoire captif, victime et qu'ils sanctionnent à leur gré. Tatilon, c'est un universitaire mais on lui pardonne, parce qu'en fait il pourrait parfaitement être autre chose : facteur comme Bachelard, philosophe comme un employé des chemins de fer, cancre à la manière d'Einstein, ou même poète-plombier. Et puis sa spécialité universitaire, c'est la traduction : un secteur où l'on va jusqu'au bout des mots et des phrases, où on les traque jusqu'au fond de leurs banlieues-dortoirs. Mais ce qu'il est en réalité, c'est un joueur de belote. J'en ai vus pas mal, de New York à Macao, et quelques-uns savaient déclamer Edmond Rostand ou Camões, d'autres vous récitait *Le Cid*, d'autres encore vous chantaient *la Marseillaise* en catalan. Ils avaient tous des métiers pour passer le temps, mais leur vraie vie, celle où leur flamboyance leur assurait l'immortalité, c'était la belote, ce noble ersatz vernaculaire, ce divin argot du bridge. Ce que Tatilon déclame, décline, déconne, sa belote à lui, c'est la Méditerranée, son terroir. Elle fait partie de lui-même, il la respire, l'adore, la restitue dans son rythme, ses pulsions, ses inspirations, sa liturgie, ses « belote-rebelote-et-dix-de-der!... » Il y trouve force hédonisme et lascivité, et on en redemande, on est preneur. Et dans ce vaste monde méditerranéen dont il est le centre excentré et auquel les caprices du destin ont eu la désinvolture d'annexer le Canada puisque ce pays a l'heur de l'accueillir (Jacques Brel disait bien, de son monde à lui : « *Londres n'est plus / que le faubourg de Bruges / perdu en mer* »), les frontières s'estompent, les langues aussi : on le sent, le portugais n'est finalement que du provençal prononcé et écrit d'une manière différente, c'est-à-dire une variante poétique du français, du Brassens à peine un peu plus imagé que l'on fredonne à quelques encablures de la plage de Sète, avec des sonorités à peine plus audacieuses... à moins que ce ne soit le contraire, mais ça n'a pas vraiment d'importance.

Car pour lire Tatilon, il faut se mettre dans un état d'esprit spécial. En Méditerranée, le rythme de la vie se ralentit, ou plutôt s'apaise, on se sent

en vacances, la pesanteur s'atténue, on quitte son scaphandre, son barda, son carcan ; et puis la narration s'anarchise, l'auteur se fait plaisir, en jouit visiblement. Il a envie de nous parler de traduction par ordinateur ? Eh bien ! il le fait, tout simplement. Il a envie de nous chanter son amour de la Femme ? Il l'entonne d'un puissant organe, nous en fait vibrer, en devient poète, versificateur d'une sensualité exquise, d'une sophistication absolue. On dit que *Les Portugaises* est un roman policier. Oui, si on veut : Leonard Cohen dit bien, lui, que sa musique est « Country » ! Et si ce n'est pas du Simenon, c'est que Tatilon n'est pas belge : là où Simenon ne fait que nous mentionner en passant le plat que madame Maigret mitonne pour son mari, Tatilon se met une serviette à carreaux autour du cou et le déguste devant nous en nous racontant son histoire, la tradition dont il est le fruit. Il s'attarde, prend son temps. Il faut savourer un peu, que diable, sans quoi la vie n'a pas de sens : contempler, puis flairer, toucher, et enfin goûter avec volupté, en exprimant le plus grand respect pour la source d'autant de plaisir. Dans le cas de la Femme, délice suprême, le respect devient vénération.

Dans ce contexte, la digression n'est pas fortuite : elle est précieuse.

Oui, chez Tatilon, il y a une sorte de chatouillement constant des sens, une imprégnation d'odeurs safranées, de goûts aromatisés. Il y a aussi une humanité, une chaleur. Et puis une philosophie. Sans oublier une stylistique : propositions tronquées, phrases sans verbe, de l'elliptique, du suggéré, une *respiration* bien à lui. Enfin, il y a un sens du jeu, du ludique, à commencer par le titre qui se lit à deux niveaux car, comme chacun ne le sait pas à Londres, *Les Portugaises ensablées* signifie aussi, en argot de Bruges : « Les oreilles bouchées ».

Quand on lit Tatilon, on a envie de le connaître. Et quand comme moi on le connaît un peu, on l'implore de continuer à écrire. Car en se faisant plaisir, il nous fait plaisir, et on sent qu'il n'en est qu'au début de sa jouissance, alors on attend la suite.

Daniel Soha
Toronto